

L'alcool au noir

Autor(en): **Michellod, Michèle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **74 (1986)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUAND ELLES BOIVENT L'ALCOOL AU NOIR

Ivrogne. Pocharde, souillasse. Les épithètes n'ont pas froid aux yeux, quand il s'agit de qualifier les femmes qui abusent de l'alcool. C'est vrai qu'elles ne sont pas particulièrement tendres non plus pour les hommes épris de la bouteille. Cependant, l'éthylisme est socialement mieux compris quand ce sont eux qui font naufrage.

On parle alors de maladie. Rien d'avalissant à tomber malade, non ? Qu'une femme, par contre, résolve ses problèmes dans l'anisette, et la maladie prend tout à coup les couleurs de la déchéance. L'opprobre est à la mesure du piédestal que la société érige à l'éternel féminin.

C'est peut-être bien parce qu'elles se sentent coupables de casser leur image sociale que les femmes ont l'alcool clandestin.

Leur communion avec le porto ou le gros rouge qui tache se passe le plus souvent portes et volets clos : ce ne sont pas elles qui rampent à quatre pattes hors des bistros, ou qui vomissent leurs tripes sur les trottoirs.

Boire en solitaire leur permet à la fois de préserver une certaine dignité et de sauver les apparences, d'échapper aux jugements méprisants et à l'inlassable refrain : « C'est encore pire pour une femme ! »

On est toujours plus indulgent à l'égard d'un homme, même s'il boit tout son salaire ! C'est d'ailleurs pareil pour l'adultère », affirme Suzanne, 50 ans, sortie depuis deux ans de l'enfer de l'alcool.

Il est des territoires où l'on ne s'aventure pas impunément. Boire est une affaire d'hommes et cette prérogative traverse la mythologie, l'histoire et les médias. Les femmes ont plus souvent rempli les coupes que goûté au précieux breuvage, symbole de virilité. Selon une récente enquête de l'ISPA¹, les garçons de 7-8 ans rangent d'ailleurs avec une belle unanimité les boissons alcooliques parmi les attributs de l'identité masculine !

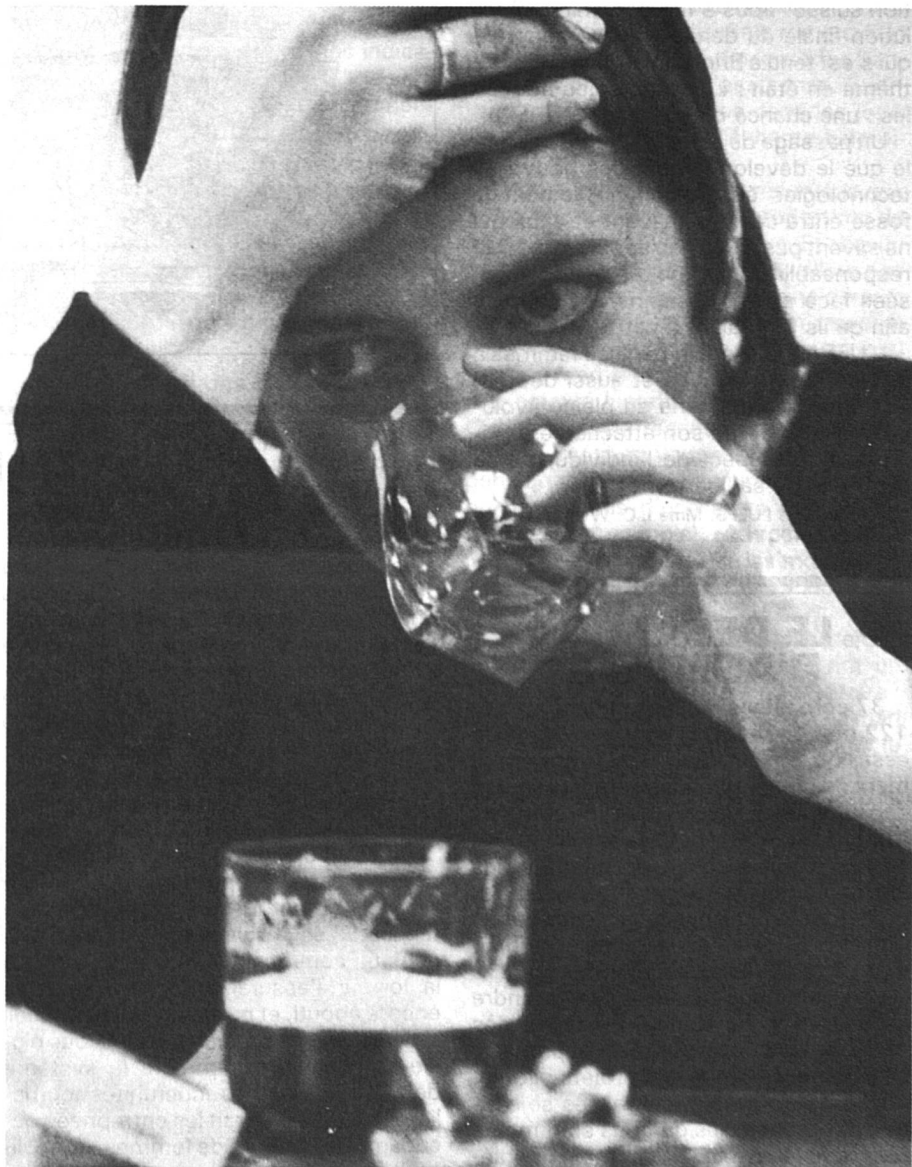


Photo ISPA

STIGMATISATION SOCIALE

Toutefois, les rites sociaux évoluent et si, au restaurant, la carte des vins reste cérémonieusement présentée à leur compagnon, les femmes sont de plus en plus conviées à en partager les subtils plaisirs. Déguster avec modération quelques verres en compagnie de ses amis fait ainsi partie d'un nouveau savoir-vivre

qui facilite les relations, mais dont il serait fort imprudent de s'écarter. Le regard posé sur les « tricheuses », celles qui fréquentent seules un bar ou qui poussent trop loin leur flirt avec la bouteille, est alors lourd de réprobation.

En défiant les normes de la consommation d'alcool et de la bonne apparence, elles désertent leurs rôles traditionnels de séductrices, d'épouses et de

mères. Pour ne plus satisfaire aux canons de la « féminité », elles deviennent objet de répulsion. Mais, c'est en abdiquant leur fonction au sein de la famille, en cessant d'être attentives et dévouées aux autres, qu'elles inquiètent le plus. « La femme transmet la vie et est encore le principal agent de socialisation et d'éducation. A ce titre, la stigmatisation sociale est plus importante », observe Véronique Bähler, médecin chef au Centre Revilliod de Genève, une institution spécialisée dans le traitement des problèmes d'alcool. Et de citer la remarque d'une psychologue américaine : « Personne n'aime imaginer que la main qui berce son enfant tremble ! »

BOIRE EN CACHETTE

Trop dissonnantes, les images de l'alcool associées à la féminité suscitent un rejet particulièrement sévère dans le grand public, ainsi que le prouve l'enquête précitée de l'ISPA. Si l'homme a socialement le droit d'être ivre en public, de se battre avec son voisin et même de brutaliser ses enfants, la marge de tolérance dont bénéficie la femme est étroite.

La clandestinité est l'une des premières caractéristiques de l'alcoolisme féminin, car la conscience de s'écarter de la norme conduit à boire en cachette. Suzanne se souvient : « A table, avec mes amis, je prenais du vin sans excès, mais je disparaissais souvent à la cuisine pour rallonger une sauce et avaler quelques verres de plus. J'étais devenue très astucieuse pour dissimuler des bouteilles partout jusque dans le tambour de la machine à laver ! »

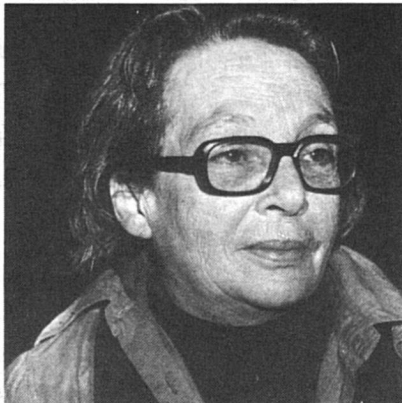
Parce qu'elles ont brisé les conventions, les femmes ne pensent qu'à cacher leurs flacons et leurs ivresses. Le fossé de la culpabilité les sépare des déclarations de cet ancien buveur : « A la maison, un litre de Martini pouvait durer un an, alors que j'en buvais deux à trois litres par jour, au bistrot, avec de fameuses cuites ! »

Il n'y a pas de belles ivresses féminines et c'est à l'abri des regards, dans le cercle de la solitude, que se paie, avec la honte et le dégoût de soi, le prix de la transgression.

COMBLER LE VIDE

La question obsède bien sûr : pourquoi boivent-elles ? Recherches et enquêtes essaient de cerner le sujet, mais la réponse est loin d'être unique. « Si beaucoup d'hommes attribuent leur alcoolisme à l'entraînement ou à des difficultés professionnelles, les femmes avancent plutôt des difficultés familiales ou psychologiques », relève Véronique Bähler. « Peut-être est-ce aussi parce qu'elles sont, de façon générale, plus introspectives et projettent moins leurs soucis à l'extérieur ? Le début des problèmes

LE VOYAGE EN ENFER DE MARGUERITE DURAS



Terrible jeudi. Marguerite a été hospitalisée. Ces deux dernières semaines, elle ne dormait plus, elle somnolait toute la journée, elle en était arrivée à cinq litres de vin par jour. Elle tremblait, elle ne pouvait plus marcher sans s'appuyer d'un meuble à l'autre. La menace s'aggravait de gâchette, d'embolie, d'éclatement du foie. Rien d'autre à faire que de tenter cette cure redoutable.

Ses mains chargées de bagues sur le petit verre de vin toujours plein. Le petit verre n'avait l'air de rien, inoffensif, tout petit, mais toujours plein.

Elle disait : « J'aime Yann et il m'aime. Pourquoi suis-je si déprimée ? »

Sa main tremblait, elle ne pouvait plus écrire. Yann écrivait pour elle, sous sa dictée.

Elle disait : « Je ne veux plus voir personne. Je ne m'habille plus, je me lave à peine, je n'ai plus qu'une jupe tachée. Non, ne m'apporte pas de vêtements, je ne les mettrai pas. »

Jean-Daniel téléphone. Marguerite a voulu quitter l'hôpital. Elle a invoqué le prix trop élevé de la chambre, puis elle a accepté les prises de sang et

elle s'est abandonnée. Jean-Daniel précise : « Le sevrage sera immédiat et total. On ne peut rien envisager d'autre. Les neuroleptiques l'aideront à supporter le manque. » Et le foie et le cerveau résisteront-ils ? Personne ne peut le savoir.

Marguerite résiste. Elle a vaincu la semaine cruciale, ses organes ont tenu. Maintenant, elle dort sous contrôle médical. Quand elle se réveille, elle regrette l'alcool, mais je crois qu'elle ne boira plus.

Marguerite délire et dort (...) mais le médecin trouve son abrutissement trop profond, suspect. Le cerveau atteint ? L'abomination ?

Jour fatidique. Les médecins décident d'arrêter les médicaments. Si elle sort du sommeil en delirium tremens, il faudra lui redonner de l'alcool, ce qui signifierait la mort par éclatement du foie.

Pas de delirium tremens. Les examens indiquent un arrêt de la destruction du foie. Espoir.

(...) Elle dit : « Cette nuit, il m'est arrivé une chose extraordinaire : j'ai compris que je ne reverrai plus maman, ni mon petit frère, tu sais, le petit Joseph. Eh bien, tu vois, je l'ai compris pour la première fois ». Je pense qu'elle a compris qu'elle ne boirait plus, que les deuils s'accumulent.

Elle boit du jus d'orange : « Ça sent le vernis. Tu connais cet hôtel de New York, l'Algonquin. On y servait des jus d'orange dans des récipients de glace pilée. C'était si bon, à se demander comment faire durer un tel bonheur. » Le progrès se précise, elle parle de plus en plus comme Duras.

Extraits de « Brèves », journal de Michèle Manceaux, Editions du Seuil, 1984, 284 pages.

coïncide souvent avec les événements marquants de leur vie génitale (premières règles, premières relations sexuelles, grossesse, ménopause) ou de leur vie privée : séparation, bilan de la mi-vie, départ des enfants, deuil, isolement. » Des études ont montré qu'une période cruciale pour les femmes, sur le plan de l'alcoolisme, se situait entre 50 et 60 ans. A force de vivre pour et par les

autres ou d'être identifiées à un rôle social qu'elles remettent en cause, certaines femmes en conçoivent un profond sentiment d'insatisfaction et de vide que l'ivresse vient illusoirement combler.

Pour Suzanne, l'alcool c'est la communication, la libération de la parole, la conquête d'une assurance insoupçonnée. Une rencontre initiatique qui mène à une mystérieuse quête de soi-même. « In

vino veritas », la vérité pourrait bien être cette parole publique, cette parole sociale, un instant retrouvée par les femmes...

Et le plaisir, ce grand absent du discours ? « Il n'est pas de bon ton de parler du plaisir des femmes, fût-ce celui du goût ou celui de l'ivresse », écrit Michèle Costa-Magna, sociologue². « N'est-ce pas seulement de plaisir que l'on n'est jamais rassasié ? (...) Est-ce de leur « ailleurs » qu'elles ont eu la révélation en goûtant à l'alcool magique ? » Redoutable alchimie du plaisir et de l'alcool qui ouvre les portes de l'imaginaire...

POUR FAIRE COMME EUX ?

La question de savoir si l'accès à une plus grande égalité des sexes a entraîné une augmentation de la consommation d'alcool chez les femmes est toujours âprement débattue. Leur travail à l'extérieur les inciterait à adopter, sur le plan de la boisson, un comportement de compétition à l'égard des hommes.

S'il est vrai qu'en entrant dans la vie dite active, elles ont plus fréquemment l'occasion de boire, « seul un 10 % de femmes présenterait un alcoolisme socio-professionnel », souligne Anne-Catherine Menétray, du secteur éducation de l'ISPA. « En revanche, parmi les plus jeunes, qui ont un statut professionnel relativement élevé et des charges à la maison, on constate une hausse liée à une fonction adaptative : prendre un verre le soir, chez soi, permet de tenir le coup, d'oublier les conflits de rôle et la surcharge. »

1 FEMME POUR 4 HOMMES

L'enquête, sur laquelle s'appuient ces remarques, ne dit rien de l'entourage familial et social de ces jeunes femmes, mais indique, avec d'autres études, une progression de l'alcoolisme dans les classes favorisées. En 1950, dans notre pays, on comptait une femme en traitement pour 12 hommes. En 1985, on en compte une pour 4 hommes. Elles sont certes plus nombreuses à noyer leurs difficultés existentielles dans un verre, mais cette augmentation pourrait aussi comprendre celles qui, grâce à une meilleure information, osent enfin sortir de l'ombre pour se faire soigner.

Il est établi que les femmes ont une résistance moindre à l'alcool, qui se diffuse plus rapidement dans leurs tissus, plus gras que musculaires. Ainsi, à poids égal et à quantités égales, leur taux d'alcoolémie s'élève plus rapidement que chez les hommes. Les dommages subis par le foie sont plus graves, plus fréquents et plus précoces, de même



Photo ISPA

que les problèmes digestifs et nutritionnels. Quant aux risques, lors d'une grossesse, de malformation de l'enfant ou de naissance prématurée, ils sont connus.

Sur le plan esthétique, l'alcool signale impitoyablement sa présence et c'est parfois, à travers cette blessure narcissique, que naît le désir de s'en sortir. Pour Suzanne, cela n'a pas suffi : « Boire me faisait grossir. Je cessais quelque temps pour faire un régime et retrouver mon poids, puis je recommençais. Je me suis aperçue que j'étais alcoolique le jour où je n'ai plus pu m'arrêter. D'ailleurs, ma ligne ne m'intéressait plus. Je ne sortais plus, j'étais ivre toute la journée et quand je me rendais compte de mon état, de mes pertes de mémoire, je buvais davantage pour oublier... »

Suzanne a connu toutes les étapes de l'alcool-défoncé où les tentatives de suicide succèdent aux instants de lucide désespoir. Et c'est finalement avec les Alcooliques Anonymes qu'elle a trouvé la force de revenir de ce redoutable voyage.

« UNE HONTE TERRIBLE »

La clandestinité se paie cher, car bon nombre de femmes consultent trop tard, lorsque de graves désordres organiques se sont déjà installés. « Elles éprouvent une honte terrible et ont énormément de peine à faire cette démarche, quand ce ne sont pas les maris qui s'y opposent parce qu'ils se sentent trop atteints dans leur fierté d'avoir une femme qui boit », explique Véronique Bähler. « Par contre, à la base des motivations d'entrée en traitement, on trouve souvent l'influence

des enfants qui les y encouragent ou pour lesquels elles ont le souci de préserver leur image de mère. »

Les femmes prendraient, en réalité, plus vite conscience de leur problème avec l'alcool que les hommes. Mais, craignant d'aborder cette question de front, elles cherchent d'abord de l'aide pour des troubles nerveux et émotionnels ou des difficultés conjugales et familiales. Elles savent aussi combien, pour elles, les barrières à surmonter pour se faire soigner sont plus importantes : absence de la maison, jugement de l'entourage, manque d'argent, peur de la perte d'un travail.



Dessin Danièle Vuarambon

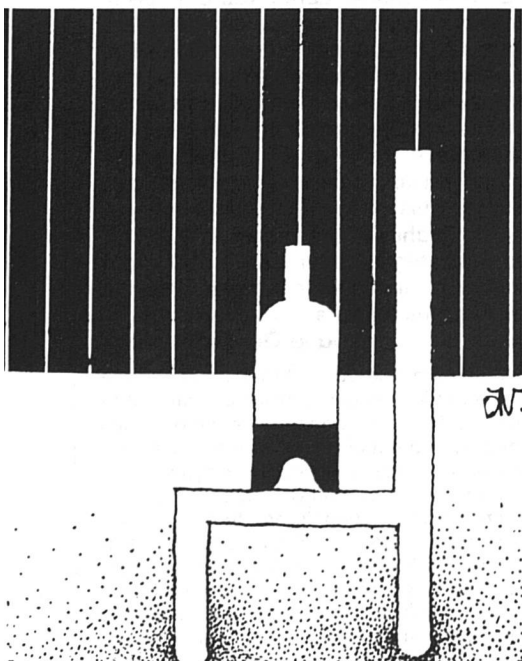
PHENOMENE COMPLEXE

Est-ce à cause du réseau de contradictions dans lequel elles se débattent que certains médecins affirment encore avec une belle sérénité que l'alcoolisme masculin est, en général, un alcoolisme d'entraînement, alors que chez les femmes, il est essentiellement névrotique ? « Ce serait plutôt la réprobation dont on les entoure qui les amène à un comportement de type névrotique », répond Anne-Catherine Menétray.

Mais que sait-on, en fait, de l'alcoolisme ? Est-ce un vice ? Non, bien sûr, mais les vieux poncifs nés au XIXe siècle rôdent encore. Une tare héréditaire ? « C'est dans le sang », disent certains. Des recherches vont dans ce sens, allant jusqu'à avancer l'idée d'une transmission génétique de père en fils, alors que la fille adopterait un comportement hystérique qui la conduirait également à boire. Cependant, du point de vue scientifique, aucune hypothèse de nature héréditaire, allergique, enzymatique ou cérébrale ne répond clairement à cette question. Il n'y a pas non plus de vaccin miracle en vue !

Alors, l'alcoolisme, une maladie ? Certainement pas comme la pneumonie ou l'hémophilie, mais le terme a été adopté un certain temps par l'OMS, avant d'être supprimé en 1975.

Il rendait, en effet, insuffisamment compte de la complexité du problème car, au-delà des conséquences somatiques et psychiques, on touche aux désirs et aux conduites propres à chaque individu face à une substance particulière. Ce comportement entre, aujourd'hui, dans le domaine des toxicomanies dont l'une des plus répandues est, d'ailleurs, l'usage excessif de tranquillisants.



Abandonnant également le mot « alcoolisme », trop vaste et imprécis, l'OMS retient plutôt, depuis 10 ans, deux définitions purement descriptives : l'abus d'alcool, dont les problèmes sont liés à la consommation et la dépendance à l'alcool, signalée par le développement de symptômes physiques.

« L'alcoolisme n'est donc pas un diagnostic », souligne Véronique Bähler. « Nous en avons une vision symptomatique, c'est-à-dire que, si le problème est réel, il n'est pas l'unique, puisqu'il tente de masquer les plus grandes dépressions, les plus grandes angoisses, les plus grandes incertitudes ».

Chaque cas exige une réponse individualisée et c'est dans cette perspective que les patients sont accueillis au Centre Revilliod : « Chez nous, l'essentiel est centré sur l'écoute. Les entretiens de type psychothérapeutique sont à la base du traitement. »

Mieux que l'antabuse, les implants ou les piqûres chauffantes, la parole n'est-elle pas, en effet, le meilleur substitut à

l'alcool ? La parole dont la puissance libère les émotions, les angoisses ou les révoltes longtemps refoulées, qui permet l'accès à l'estime et à l'affirmation de soi.

Tout un champ d'investigation s'ouvre encore aux recherches thérapeutiques féministes. L'alcoolisme féminin, situé dans un contexte politique et social élargi, a de nouvelles clés à livrer. Celles qui renvoient, en particulier, à l'identité et au sentiment d'avoir failli à un rôle ou à des attentes sociales.

Enfin, il ne s'agit pas, pour les femmes, de revendiquer un droit égal à l'alcoolisme, mais d'obtenir l'équivalence du discours à propos de cet « ailleurs » où elles s'évadent. ■

Michèle Michellod

¹ « L'image de l'alcoolique dans le grand public » - septembre 1984 - ISPA (Institut suisse de prophylaxie de l'alcoolisme) - Lausanne. Adresse de l'ISPA : case postale 1063 - 1001 Lausanne.

² Auteur de « Les femmes et l'alcool », Ed. Denoël, Paris, 1981.

LE SALUT PAR LE GROUPE

« J'ai commencé un traitement médical », raconte Suzanne, « mais très vite, j'ai senti que, si j'étais devenue une loque par l'alcool, j'allais rester une loque par les médicaments. Je suis entrée aux Alcooliques Anonymes et, grâce à eux, je ne bois plus depuis 21 mois ! »

Fondé en 1935, aux USA, le mouvement A.A. constitue un célèbre réseau international de soutien aux alcooliques avec une organisation, une technique et des rituels bien à lui. Une seule condition pour en devenir membre : le désir d'arrêter de boire. Un grand principe : s'il est impossible d'y arriver seul, on peut y parvenir avec ceux qui partagent les mêmes problèmes.

Les A.A. proposent une thérapie par la parole où, à travers le témoignage personnel, il importe de se dire et de se reconnaître alcoolique à vie. Car, soulignent-ils, on naît ainsi, comme on naît diabétique, victime « d'une allergie physique doublée d'une obsession mentale », et on le reste même après des années de sobriété. Admettre d'être impuissant devant l'alcool et d'avoir perdu la maîtrise de sa vie marque la première des 12 étapes d'un programme de rétablissement essentiellement spirituel, mais non confessionnel.

« A chaque jour suffit sa peine » se traduit chez les A.A. par un plan de 24 heures dont l'objectif consiste à res-

ter sobre au moins un jour, puis un autre... Si les causes de l'alcoolisme sont rarement abordées dans les groupes, tout l'accent est mis sur soi, sur ses angoisses ou ses succès, ainsi que sur le message militant à transmettre à ses semblables.

Depuis six ans, Pierre fréquente assidûment les réunions des Al-Anon destinées aux conjoints et familles d'alcooliques désireux de s'entraider. « Auparavant, je suppliais ma femme d'arrêter de boire, je balançais ses verres dans l'évier ou je buvais avec elle, pensant qu'ainsi elle se modérerait. Je la voyais souffrir et nous n'avions plus d'échanges. Chez les Al-Anon, dont les principes sont les mêmes que les A.A., j'ai compris que je devais d'abord me changer moi-même pour accéder au détachement émotif. Il faut accepter de se remettre en question. Est-ce parce que c'est plus difficile pour un homme qu'il y a si peu de maris parmi nous ? »

« Nous parlons peu ou pas de notre conjoint alcoolique. C'est nous qui comptons, car avant d'aider les autres, on doit être bien dans sa peau. Ma femme ayant rejoint les A.A., nous nous sentons sur les mêmes rails et nous avons redécouvert la communication et le partage. »

Services généraux des Alcooliques Anonymes (Suisse romande et Suisse italienne) 61, rue des Terreaux-du-Temple, 1201 Genève.